

## Témoignage de Crief Albert dit Bergot

Né en 1927 à Cabourg

Entretien du 26 mai 2017

### Présentation

Je suis né le 21 septembre 1927 dans la cité des pêcheurs à Cabourg, j'étais le cinquième enfant. Mon père, Alfred Fradji Crief, né à Tunis en 1895 a exercé la profession de garçon d'écurie chez divers patrons jusqu'en 1915, époque à laquelle il contracta un engagement aux Tirailleurs coloniaux en France.

Après la guerre, mon père est venu travailler au laminage à l'usine de Dives et a connu ma mère Marie Hesloin. La famille de sept enfants a vécu dans les dunes puis a eu une cité au 34 rue du Château d'eau en 1934. Mon père est mort en 39 d'un accident de voiture sur la route de Dozulé, j'avais 12 ans.

### Le village des pêcheurs

Entre les deux guerres, la cité des dunes de Cabourg était constituée d'une dizaine de baraques en bois où logeaient les familles Pontin, Delaunay, Legoff, Voisin, Piel, Crief. On avait des lampes à pétrole et il fallait aller chercher l'eau à la pompe située à 300 mètres au bout de la digue de Cabourg. Les toilettes étaient dans des cabanes à l'extérieur des baraques.

Parmi les habitants du quartier des dunes, beaucoup étaient des pêcheurs à pied. Ils faisaient la crevette et la senne l'été. Les femmes vendaient le poisson. Mon père travaillait à l'usine

On jouait dans les dunes et on se baignait aussi bien dans la Dives que dans la mer. Pour les enfants, il y avait de l'espace, c'était la liberté, le paradis. On courait après les lapins, ... J'ai regretté mes dunes quand je suis allé habiter dans les cités de Dives, j'y retournais tous les jeudis jouer avec les copains. C'était un village !

Pendant la guerre 39/45, les Allemands ont tout brûlé. Le village a été reconstruit à la Libération avec des baraquements pour reloger les familles.

### Les cités

– L'eau:

En 1934, l'eau du canal, pompée par les moulins des châteaux d'eau, alimentait les toilettes des cités blanches et rouges. Sur les trois châteaux d'eau, celui du milieu avait une forme différente, plus fin en bas, il s'élargissait vers le milieu. Un ouvrier, Gustave Deslin, s'occupait du fonctionnement des moulins, il surveillait et les graissait. L'hiver, il y avait souvent des inondations dans la rue et surtout dans les caves où l'eau pouvait monter jusqu'à 80 cm.

– Les ordures:

Un camion de l'usine passait une fois par semaine pour ramasser les ordures mais il y avait peu de déchets à l'époque. Il n'y avait pas de plastique et les verres étaient recyclés.

– Le chauffage :

Seule, la cuisine était chauffée avec du charbon acheté chez Loisnard et des morceaux de coke récupérés lorsque les camions de l'usine venaient décharger dans les rues des escarbilles avec un mélange de coke et de bouts de cuivre. Pour la nuit, on mettait des briques à chauffer dans le four qu'on entourait ensuite de papier journal pour mettre dans les lits l'hiver. Le matin quand on se réveillait, il y avait des fleurs de givre sur les carreaux.

– Les grandes familles:

Rue du Château d'eau, il y avait beaucoup de familles nombreuses: les Leconte, Duponchel, Binet, Crief, Prévost, Piva, Schenck, Blavette, Lebailly, Osmond, Dervisse, Jolive. De l'autre côté de la rue, il avait les familles Louis, Richard, Bastard, Pelletier. Rue Saint Eloi, il y avait les Kalafatis, une famille d'origine grecque.

Dans les cités rouges, j'avais comme copains les deux frères Schopp qui étaient tous les deux nés en 1927 : l'un au début de l'année, l'autre à la fin. On a été au conseil de révision ensemble à Dozulé, c'est le car de l'usine qui nous avait amenés.

– Les jeux:

On jouait essentiellement dans la rue, à la butte ou au pirli. Le joueur de pirli se tient dans un cercle et tape avec un bâton sur une pièce de bois plate avec les bouts arrondis pour l'envoyer en l'air. Celui qui l'attrape va, à son tour, dans le cercle.

– Les loisirs :

On se promenait à Cabourg. Après la guerre, j'allais au cinéma à Dives Palace. On allait danser à la salle des fêtes de Dives ou au Bas Cabourg.

– Le canal :

On se baignait dans le canal au niveau du petit bois du côté des vannes de Périers. C'est là qu'on a appris à nager avec des bidons sous les bras ...

Il y avait un lavoir en bois et en tôle sur le canal au niveau du premier moulin.

– Les commerces :

Ma mère allait beaucoup à l'épicerie Besselièvre, rue de Lisieux, aujourd'hui renommée rue Gaston Manneville. Elle allait aussi à l'épicerie Sobotka, à la boucherie Prévost, et à la boulangerie Decultot. Un marchand de fruits et légumes du Cottage, Perrichot, passait dans les cités.

– Les jardins :

Mon père avait un jardin de 400 m<sup>2</sup> dans la plaine entre le stade et la Dives. Il cultivait surtout des pommes de terre. Des puits avaient été creusés et on gardait l'eau dans des bidons en ferraille. On avait, comme presque tout le monde, des poules et des lapins.

### **Les communautés ouvrières**

Il n'y avait pas de racisme. Il y avait des Polonais, des Italiens, des Grecs, des Suisses. Moi, j'étais de père tunisien et de mère française, je n'ai pas connu le racisme dans les cités ouvrières entre les deux guerres.

### **L'école**

Je suis allé d'abord à l'école à Cabourg puis à Dives. Je me souviens que Michel Dupont, fils de pâtissier, nous amenait des bonbons. En 1940, l'année scolaire a été très perturbée.

### **La religion**

Je suis allé au catéchisme à Cabourg et à Dives dans l'église. Je n'ai pas fait ma communion parce que le curé de Dives n'a pas voulu tenir compte des préparatifs que j'avais faits à Cabourg. Il y avait de la tension entre les deux paroisses.

### **Les équilles :**

Les équilles, ou lançons, sont comme des petites anguilles qui se reproduisent à l'automne dans du sable léger et mou. Devant le temple à Houlgate, il pouvait y en avoir vraiment beaucoup en septembre. Les gens venaient nombreux des alentours et de la campagne avec des râteaux, des bêches, des pelles et même des socles de charrue. Il fallait être rapide pour les attraper !

Les équilles se pêchaient à la Saint-Denis. Je me rappelle du dicton « *Au flot de la Saint-Denis, on pêche les équilles assis* ».

On ramenait aussi souvent des palourdes du banc de rade.

### **La guerre :**

– Le travail :

J'ai commencé à travailler en 1942 dans l'entreprise de mon cousin puis pour l'organisation Todt avec Francis Giffard. Je suis allé à Tournebride, au Mont Canisy et à la batterie de Merville. Au départ j'étais mousse, je m'occupais du ravitaillement : amener la boisson, chauffer les gamelles,...

Au printemps 44, nous travaillions près du casino à Houlgate pour la construction des blockhaus, les Allemands prenaient des graviers qui étaient amenés de la gare de Dives et du sable de mer. Ils avaient même remis en service le petit Decauville pour amener du gravier à Franceville. Un jour, avec Duponchel et un gars Schenk, on a appris que les gens gagnaient plus en charriant le gravier alors on y est allés. Et deux agents de police français sont venus chez chacun de nous le soir et nous ont emmenés à la Kommandantur. Les Allemands nous ont demandé pourquoi on n'était pas venus travailler, on a fait les imbéciles et le lendemain on est retournés à Houlgate.

– Le Débarquement:

Dans la nuit du 5 au 6 juin, il y avait, au dessus de nos têtes, les projecteurs, la DCA et les obus de marine. Comme la maison tremblait, on est allés dans un fossé du champ à Brière avec la famille Schenck, derrière les cités, et on a vu les parachutistes anglais tomber à trente mètres de nous. Ils étaient perdus. Le Sergent a embrassé ma mère. On a emmené les sept parachutistes dans les cités vertes qui n'étaient pas terminées, puis dans le moulin avant que Ludwizack ne les prenne en charge dans le Cottage divais pour les conduire sur Cabourg.

Des vaches ont été tuées par les bombardements. Je n'y connaissais rien mais j'ai pu découper un cœur et un foie pour les ramener à la maison.

– Les fusillés de Saint-Pierre-du-Jonquet :

Les deux copains Jean Kilichowski et Stephan Kojciara ont été pris par les Allemands alors qu'ils discutaient dehors après le couvre feu de cinq heures. On a retrouvé leurs corps à Saint-Pierre du Jonquet, ils ont été fusillés, les corps ont été ramenés à Dives en novembre 1946.

– L'évacuation :

En juillet 44, il a fallu évacuer Dives, on est partis à pied avec la grand-mère dans la remorque. Comme elle était grande, elle avait les genoux en l'air ! Mon frère et moi, on tirait avec un vélo et une corde. Je me souviens qu'on se retournait pour lui demander : « *ça va grand-mère ?* ». Elle répondait : « *ça va mes petiots, je n'ai jamais fait un aussi beau voyage !* ». On est partis par Sarlabot, puis Annebault, Pont-l'évêque, Blangy-le-château jusqu'à Gouville dans l'Eure. On est revenus en Septembre.

### **L'après-guerre**

Après la guerre, j'ai commencé à travailler à l'usine Cégédur en janvier 1945, d'abord aux expéditions puis au laminage. En 1947, à 20 ans, j'ai fait l'armée, à Marmelon dans l'aviation puis 8 mois en Algérie à Oran où je me suis retrouvé avec Maurice Dupont des cités rouges. De retour à l'usine, un court passage chez Citroën à Paris, j'ai appris mon métier d'électricien à Houlgate et suis retourné travailler à Paris où j'étais bien mieux payé : 1fr55 de l'heure à Houlgate contre 2fr10 à Paris.